

le
e
n
le
u
r
d
r
a
t
u
s
l
t

les longs fleuves, ou par voie de terre, à cheval, à pied ou en palanquin. Monotonie et lenteur ! Gide en convient, ainsi que de la misère et de la saleté des villages, qui n'ont même pas de passé et sont aussi neufs que des villes d'Amérique, par suite des incendies et des migrations. Et quel climat ! Des nuits froides et des journées torrides, avec des écarts de plus de quarante degrés au thermomètre ! Fièvres, maladies de toute sorte, mouches et vermine... Il est vrai que Gide a vu des hippopotames, de grands singes, et même un lion. N'en voit-on pas au Jardin des Plantes ? Sur l'art nègre, tant vanté à Montparnasse, Gide est sobre de détails, probablement pour cause. Il ne loue que certaines cases bâties en argile, un peu sur le même plan que le Panthéon de Rome. Je les suppose moins grandes, et moins durables. Et l'on n'y trouve la tombe d'aucun Raphaël. Mais le bétail y passe la nuit, péle-mêle avec les gens. La musique nègre n'a pas déplu à Gide. D'après ce qu'il en dit, elle repose essentiellement sur la fausse note, ce qui prouve qu'elle exerce quelque influence sur certains jeunes compositeurs européens. Est-ce un progrès ? Dans un tam-tam, ou dancing, il a vu des scènes hideuses de frénésie mystique, avec croyance enracinée au diable. M. Georges Bernanos aurait du succès chez les nègres. Et que d'autres superstitions barbares ! Gide confirme ce qu'en dit M. Lévy-Bruhl dans son livre sur *la Mentalité primitive*. Cependant Gide s'extasie sur les bons nègres. Que de qualités chez ses porteurs ! Doux, dévoués, fidèles, en tous points délicieux pourvu qu'on les traite gentiment. C'est bien possible. Il note pourtant quelques défauts : l'imprévoyance, la manie du jeu, la bêtise, mais, corrige-t-il, naturelle. Allons ! La civilisation a ses inconvénients, mais vaut mieux que cet état de nature. Nous restons un peu en avant, sur tous les points. Gide signale que tel sultan noir est l'unique propriétaire de tous les biens et de tous les hommes. C'était ainsi, au moins en théorie, dans toutes les anciennes monarchies d'Europe, mais nous avons eu notre 89. Les idées libérales, qu'on a longtemps appelées les idées françaises, gardent leur prix.

Gide avoue sa fatigue et, à la longue, son incuriosité. Pour se désennuyer, il lisait. Il finissait par prendre les retards en patience, n'ayant « jamais mieux lu, ni si amoureux-ment ». Il a plus de confort à Autouil ou à Cuverville-en-Caux. Mais on conçoit que le milieu nègre fit valoir ses lectures par contraste. Plus on est dépaycé, plus on aime son pays. Là-bas, Gide pense avec amitié à Flaubert, à Pierre Louys, à Pesquidoux, à Péguy, à Strawinsky, à Boylesve, dont il apprend la mort avec chagrin. Il lit le *Barbier de Séville*, le second *Faust* (avec une juste admiration), Milton, Browning, Giraudoux, Corneille... Il étudie *Horace*, tantôt sublime, tantôt moins agréable. Il condamne bien sévèrement la *Mort du loup*, un des plus beaux poèmes de Vigny. On pourrait discuter, quelquefois mais les avis de Gide sont toujours intelligents et

suggestifs. Je ne cacherai pas ma satisfaction d'apprendre qu'en pleine Afrique centrale il s'intéressait au débat sur la poésie pure et donnait carrément tort à M. l'abbé Bremond. Sur le paquebot qui le ramène en France, Gide entend un gamin de quatorze ans déclarer à un camarade qu'il veut, plus tard, être « tout ou rien, critique littéraire ou ramasseur de mégots ». Bon prince, Gide ne saisit pas l'occasion de déclarer que c'est à peu près la même chose. Les « créateurs » vont le prendre pour un traître...

Dans le gros volume que lui consacrent les éditions du Capitole, Gide a donné des *Femmes* souvent ironiques et toujours ingénieux. Sur l'avantage de l'auteur croyant qui s'adresse à un public partageant sa foi : « On est de mèche ». C'est trop facile ! « Pour moi, je veux une œuvre d'art où rien ne soit accordé par avance ; devant laquelle chacun reste libre de protester. » A propos de certaines attaques : « Je ne me savais pas d'abord si redoutable. On me combat, donc je suis. » Gide se persuade que dans dix ou vingt ans on rendra meilleure justice à ses *Faux-monnayeurs*. Quel ennui d'avoir à craindre de n'être plus là pour voir ! Non seulement on vit, mais on voudrait vivre, par curiosité... Sur le fameux *réaliser*, Gide se trompe. Il croit s'accorder avec M. Bremond, en approuvant une phrase de Proust sur des gens dont il se disait soucieux de « les révéler à eux-mêmes, de les réaliser ». Et Gide déclare qu'il oserait écrire : « J'ai pris le deuil, il est vrai, mais ce deuil, je ne le réalise pas dans mon cœur. » Eh bien ? Moi aussi, je trouve ces deux phrases excellentes. Il s'y agit bien de rendre quelque chose réel, et non simplement de l'imaginer comme le veut l'anglomane abbé. Tout est là.

Ce même volume contient toute une gerbe d'hommages à Gide, d'abord une lettre de Valéry, puis des articles de Bernstein, J.-E. Blanche, Jaloux, Roger Martin du Gard, Morand, Mauriac et Maurois, Montherlant, Pierre-Quint, Jean Prévost, Jean Royère, Thibaudet, etc..., et une bibliographie par M. Arnold Naville, très complète, mais qui a le tort, en ce qui concerne les études sur Gide, de s'arrêter à 1925.

Le morceau le plus précieux de cette partie est une réponse de Gide à M. Mauriac, désavouant formellement la doctrine du salut par le péché et du séraphisme par l'abjection, dont je vous ai longuement entretenus ces dernières semaines. M. Mauriac aurait peut-être sujet de plaider que Gide était moins net là-dessus dans son *Dostoevsky*. Mais d'abord on a toujours le droit de mettre au point, et Gide ne le pouvait faire plus opportunément. Puis, dans sa remarquable introduction au *Dostoevsky*, M. René Lalou assure que Gide ne court certaines aventures, dont le dostoevskysme est l'une des pires, que pour intégrer ces matériaux nouveaux dans de meilleures constructions rationnelles. J'en accepte l'augure.

PAUL SOUDAY.